

Autour d'un concept féministe du travail

Lia Cigarini

Lia Cigarini, figure majeure du féminisme italien, elle a été avocate, femme politique et animatrice du mouvement « autocoscienza femminile ».

Je souhaite discuter du thème du travail depuis l'optique de sa spécificité féminine, qui a créé — et continue de créer selon moi — de nouvelles tendances politiques et une autre façon de penser au travail.

Le plus grand changement auquel nous avons assisté, issu de la croissance exponentielle du travail féminin, est que lorsque nous parlons de travail nous parlons maintenant de travail en général, des hommes et des femmes, sans spécifier. Le travail à mi-temps et la marginalité ne sont plus les caractéristiques du travail féminin. En effet les femmes, qui représentent la partie la mieux formée et cultivée de la société, accroissent rapidement leur présence dans des secteurs auparavant masculins presque à 100 %, tels que la justice (environ 40 % de femmes), les ministères (47 %), les préfectures (44 %), les organismes publics non financiers (51 %) et le service public de la santé (58 %). En ce qui concerne le travail en free-lance de deuxième génération les femmes représentent 57 % des consultants et 40 % des professionnels non déclarés. Enfin en ce qui concerne les professions libérales, si l'on tient compte des femmes associées à l'âge de 44 ans, elles sont en majorité médecins et avocats.

Ces données montrent que les femmes sont largement représentées dans des secteurs tels que la santé et la justice, les écoles et universités, ainsi que dans le secteur services (à haute valeur ajoutée), qui constituent ensemble les secteurs déterminants du développement social et politique d'un pays.

Ces données montrent également que les femmes sont présentes à des pourcentages variables aux postes auxquels on arrive par concours ou examens ou formation professionnelle de haut niveau, et non pas par cooptation. Elles travaillent dur à des postes auxquels elles sont arrivées par cooptation, à savoir dans la politique qui est devenue pratiquement une vocation payée et dans des entreprises où le professionnalisme et la compétence sont rarement à l'avantage des femmes et obligent à leur donner des horaires souples quand elles deviennent mères (de plus comme on le sait, en Italie le capital « humain » est généralement sous-évalué, et les travailleurs hommes et femmes sont uniquement vus comme des coûts). Il faut ajouter qu'en politique et dans le milieu des affaires, les hommes ont tendance à postuler dans des structures de pouvoir. Par conséquent, dans le travail, on assiste à l'apparition de conflits de sexes.

Je pense cependant qu'il n'est pas nécessaire de citer d'autres statistiques sur la féminisation du travail pour démontrer que, malgré l'opposition masculine, le

travail féminin n'est pas seulement un segment du marché du travail comme on le croyait jusqu'à maintenant. C'est du travail « tout court ». La féminisation n'est pas seulement une donnée quantitative, mais aussi un changement des mentalités, des techniques de gestion et des stratégies de produits. De fait, le mode de production actuel, à travers le développement technologique, a besoin d'un psychisme et d'un corps. Les murs entre la vie privée et familiale sont rompus. Les biens matériels et immatériels produits nécessitent une préparation intellectuelle et un effort physique supérieurs, etc. Ceci favorise les femmes qui ont une meilleure formation et, surtout, de plus grandes capacités relationnelles.

Selon Sergio Bologna, dans son livre publié récemment *Ceti Medi senza futuro ?* [*Middle Strata Without Future ?*] (Derive Approdi 2007), « C'est donc plutôt naturel qu'en tant que protagonistes du travail de l'ère post-fordiste, les femmes soient aussi la charnière des dynamiques de coalition, y compris dans les nombreux cas qui impliquent une initiative ».

Je reviendrai sur la question de la politique pratique des femmes en tant qu'élément décisif de la compréhension de la transformation du monde du travail et de son éventuelle modification.

Je désire souligner à cet égard que, face à une gauche et un milieu syndical qui continuent à insister sur les inconvénients de la condition féminine et à fixer la parité avec les hommes comme un objectif, certains érudits/politiciens du travail, comme par exemple Alain Touraine dans son livre *Le monde des femmes* (2006) qui sortira prochainement en Italie, les considèrent comme des sujets actifs et pensants de la politique de notre époque.

Il affirme en effet que « les femmes en tant qu'acteurs collectifs créent les enjeux et le champ culturel de conflit avec les autres acteurs sociaux [...], en d'autres mots elles se construisent en réparant ce qui a été démantelé par la mondialisation, l'exposition au mouvement des forces du marché ».

Alain Touraine, comme Sergio Bologna, Christian Marazzi et d'autres, ont pris au sérieux ce qui a été dit et répété pendant des années par des groupes de réflexion sur l'expérience du travail féminin, à savoir que les femmes ne sont pas modelées et politisées par les paradigmes cognitifs et politiques du fordisme mais plutôt par la conscience féministe et l'activisme du mouvement féministe.

Les féministes au sens strict du terme ont été une minorité mais le mouvement s'est irradié dans l'ensemble du tissu social et a donc modifié l'image qu'elles se faisaient d'elles-mêmes et aussi des relations entre les sexes.

En racontant à voix haute leur expérience au sein de leur groupe d'éveil de conscience dont on a si peu parlé, les femmes ont fini par prendre leur place dans l'espace public. Le travail est sans aucun doute un élément fondamental de l'espace public, de cet espace qui a accueilli les femmes et a pu exister parce que la séparation (les réunions exclusives de femmes) a tiré une ligne créant un champ symbolique d'autonomie féminine.

Les lieux où les gens parlent — la communauté — sont infinis et le processus de l'expression n'est pas encore terminé. Il a plutôt été repris par des petits groupes dispersés en Italie, qui réfléchissent sur le sens du travail, sur les désirs, besoins et intérêt que cela amène au travail.

La présence consciente des travailleuses aux avant-postes du monde du travail est donc un élément perturbateur sur le marché, qui ouvre de nouveaux conflits au niveau politique et symbolique – niveau où il est plus narration et représentation que représentation politique – qui est ce dont on a besoin.

En suivant cette idée, je pense que la narration est la pratique adéquate pour briser le cadre de paradigmes (dans lequel on fait du travail et des travailleurs des objets d'analyse et d'étude au lieu de les faire parler à la première personne) à travers une expérience nouvelle.

Existe-t-il une autre manière de se défaire de ces paradigmes interprétatifs qui ne rendent pas compte de l'expérience féminine dans le travail ?

C'est le moment de présenter une idée : le triomphe partiel de la division entre la sphère productive et reproductrice dont Sergio Bologna, Alain Touraine et d'autres ont parlé n'a pas annulé la façon toute particulière qu'ont les femmes d'être attachées à la vie et au travail de cicatrisation. Elles étudient avec passion et souhaitent travailler, bien qu'elles demeurent liées au symbole et à la pratique de la reproduction de la vie humaine. C'est de là que vient par exemple leur soin des relations dont nous avons déjà parlé.

C'est pour cela que je maintiens que le travail dans le moule féminin possède un sens plus large et plus profond que ce qu'imaginent les hommes ou, plutôt, que la jonction entre production et reproduction se trouve à la base du travail. Et j'observe à ce niveau une différence irréductible entre les hommes et les femmes au travail. Je ne prétends pas du tout par là modifier la thèse selon laquelle le travail des femmes est du travail « tout court », mais montrer que la présence des femmes au travail représente un levier supplémentaire.

En employant ce levier du travail féminin, on peut enlever au travail beaucoup de ses abstractions qui l'ont déshumanisé. Et compte tenu « qu'une femme apporte tout » sur le marché, y compris la qualité des relations sur le lieu de travail et la fonction de cicatrisation, on prend davantage conscience de la valeur du « capital humain ».

De fait, la plupart des femmes disent oui au travail et oui à la maternité. Je me suis toujours battue afin de bien montrer que la différence féminine n'est pas dans l'ordre des choses (les femmes sont différentes parce qu'elles portent les enfants) mais dans le sens et la signification que l'on donne au fait d'être femme. Cela fait partie, par conséquent, d'un ordre symbolique.

Il me paraît néanmoins important d'insister sur le fait que cette double acceptation des femmes dans l'organisation actuelle du travail, qui repose sur les désirs et les besoins des hommes, comprend des contradictions nouvelles et différentes.

La première se situe entre le temps de travail et le temps de vie. À travers cette contradiction, le temps et sa flexibilité, le temps partiel, le travail à la maison, l'acquisition d'un travail en free-lance permettant jusqu'à un certain point une organisation autonome du temps, le temps devient prioritaire devant le salaire. Ceci indique que les femmes entrent dans le cycle productif et le quittent en fonction du rythme de vie. En Italie, à la naissance du premier enfant, 2,5 millions de femmes arrêtent de travailler (raison pour laquelle, entre autres, il est moins facile que les femmes soient représentées dans les syndicats).

Cette double acceptation est peut-être le signe que les femmes ne suivent pas tant la mystique masculine du travail, en même temps qu'elle fixe une limite à l'aliénation : un avocat du travail m'a dit un jour que quand l'objectif est de gagner plus d'argent, l'aliénation masculine n'a pas de limites. Cela veut dire que les femmes ont l'occasion de s'engager dans un jeu entre les relations personnelles et celles imposées et régulées par le marché. Elles ne se livrent pas intégralement à la culture de l'argent et de la compétition ; et cette dialectique est désormais visible et non plus silencieuse.

Je ne suis donc pas d'accord avec les analyses qui voient dans cette évolution une future facilité dans les activités humaines (la vie, les relations personnelles deviennent des produits, c'est-à-dire qu'elles sont sous la coupe du capital). Le fait que les femmes apportent « tout sur le marché » dévoile ce qui se cache derrière le profit et permet donc d'entamer un changement dans l'organisation du travail.

Je pense que si l'on étend ces réflexions au travail tout en conservant la frontière qui les différencie, d'autres médiations et constructions de la tradition des hommes au travail s'écroulent.

Ce qui est actuellement en jeu pour tout le monde c'est de repenser le sens du travail des hommes et des femmes. Selon moi le facteur dynamique est la différence sexuelle.

Pour prendre la réalité d'aujourd'hui, la formule que je préfère est celle que j'ai mentionnée plus haut : apporte tout sur le marché : subjectivité et relations, enfants, passion et vie affective, etc. Ne sépare pas la sphère relationnelle de celle du monde du travail, comme cela a été le cas jusqu'à maintenant.